

QUE VEUT UNE FEMME? (1)

Charles MELMAN.

(3) On sait la dichotomie qui aujourd'hui ordonne les réponses faites à la question posée par Freud. Pour les uns, dans la ligne du Viennois, l'envie du pénis resterait chez une femme le roc sur lequel peut buter sans autre recours la fin de l'analyse ; les autres, dites féministes, dénoncent ce préjugé phallogocentrique, historiquement et socialement daté, et prônant l'expression de ce qui serait enfin l'essence propre et libérée de la féminité.

Et à l'intérieur même du cercle des analystes, la question des voies d'accès à la féminité scinde les positions de façon traditionnelle selon la prévalence accordée au but (enfant/jouissance sexuelle), à l'organe (clitoris/vagin), à la temporalité du développement (phallicisme primaire ou réactionnel), au lieu d'adresse de la demande (mère/père), au type de comportement (actif/passif), au rôle du masochisme, etc.

Le souci régulièrement manifesté par les analystes de ne rien induire qui ne soit pur enseignement de leur pratique, fait s'étonner qu'une expérience identique puisse susciter des interprétations aussi diverses et dont la charge "pathologique", est évidente.

En réalité, on aimerait interroger d'abord la question même posée par Freud afin de savoir si une femme après tout, ne se spécifierait pas simplement de se soutenir d'un voeu, d'une permanente et irréductible demande, sans que puisse être précisé davantage qui demande et quoi.

(4) Ce sera pourtant la visée de cette précision qui nous retiendra dans cet article que ne guident ni l'intuition ni l'interprétation de l'expérience mais l'exploitation approximative d'une écriture logique prise à J. Lacan.

*

Nous poserons ainsi de façon abrupte que ce qu'une femme demande est le trait qui marquerait son appartenance à une classe; le trait dont le pouvoir garantirait sa qualité d'être une, fondée en droit, ex-sistence : c'est la puissance du symbolique qui est ici invoquée.

A ce titre, le penisneid quand il existe pourrait effectivement n'apparaître que comme l'expression purement circonstancielle, le pis-aller (!), d'une demande dont la visée originelle aurait été détournée du fait de la carence d'un trait propre et distinctif de la féminité.

Car le défaut ici n'est pas de nature ; il tient à une structure dont l'effort est de séparer les sexes par une hétérotopie qui empêche tout rapport symétrique de type 1 à 1, même si, on le sait, la bienséance à l'égard de Dieu comme à l'égard de sa conjointe voudrait qu'on fasse comme si.

Comment entendre cette structure ? Pour la prendre naïvement à l'origine et la dire de façon dogmatique, c'est celle même du langage dans la mesure où la nomination suffit à faire que se séparent l'Un et l'Autre; soit l'Un qui constitue la classe, la totalité ($\forall x \Phi x$), de ne se fonder que sur celui qui y fait exception ($\exists x \text{ non } \Phi x$), c'est-à-dire sur l'Autre que le

(1) Extrait du n°15 de Ornica, p 31 à 40, avec l'autorisation de l'auteur.

mythe absorbe et affirme idem en en faisant le Père originel : mais au prix de ce que la théorie appelle la castration, soit l'autrification (si on nous passe ce terme) irréductible de l'objet sexuel.

Car cet Autre ne reste pas vide, même si des femmes, tout en y étant dénombrables, ne peuvent y trouver l'Autre castrateur (il n'y a pas d'Autre de l'Autre) qui les y fonderait en droit, les ferait membres d'une classe

(5) féminine. Donc pas de "la femme" ni de "les femmes" ($\text{non} \forall x \Phi x$) mais une ou des femmes. Ici pas de trait spécifique, mais spécificité de la privation du trait.

Ce dispositif purement logique mérite un instant d'être abstrait de notre exemplification qui situe d'emblée l'assiette ou le défaut d'assiette subjective d'une femme du côté de l'Autre, laissant croire ainsi que l'anatomie y aurait conduit son destin. L'essentiel en effet est plutôt et d'abord dans le dispositif qui sépare deux côtés aux éléments différemment distribués et non dans leur assignation aux sexes biologiques.

Sans entreprendre le voyage ethnographique, on sait des sociétés où les femmes sont gardiennes du phallus et reçoivent leur époux en tant qu'invité chargé d'assurer la reproduction et d'entretenir sa belle-famille en menus cadeaux. On sait aussi, jusqu'à l'écoeurement, dans nos familles dites bourgeoises, la fréquence de la mère dite phallique qui, elle, ne trouve son accomplissement que dans l'investissement total du lieu d'où son fils, délogé au lieu de l'Autre, sera promis à l'une des figures de l'homosexualité (celle du transsexualisme par exemple).

Car il est clair que d'être situé du côté de l'Autre ne prive aucunement de l'afférence phallique et ne peut même qu'y attacher davantage : à ceux qui ne sont pas sans l'avoir répondent celles qui ne sont pas sans l'être. La seule folie du transsexualiste est de croire qu'il l'est.

*

Quoiqu'il en soit, la puissance du dispositif ici évoqué rend remarquablement compte d'une clinique de l'identification sexuelle féminine.

Il éclaire par exemple la fréquence de l'angoisse chez une femme que rien n'assure jamais ni définitivement de ce que l'Autre peut bien attendre d'elle, ce qui l'entretient dans un travail proprement sacrificiel ; sa conduite sexuelle se trouve ainsi osciller entre l'impératif d'une castration

(6) absolue (ou tout pour l'Autre; c'est la Sainte. Comment Freud a-t-il pu écrire que les femmes étaient moins morales ou surmoïques que les hommes ?) et l'appel néanmoins à l'amour d'un homme qui valide cette bonne disposition de l'Autre, ce qui, dans le meilleur des cas, nécessite la préservation d'un quant-à-soi sexué; être servante de curé, en effet, a fait son temps et épouser un impuissant n'est pas toujours facile.

La prévalence en tout cas chez une femme de la demande d'amour se justifie par ce souci d'être reconnue en tant qu'une, voire unique (c'est-à-dire "la" une) au détriment du rapport sexuel qui la renvoie à une angoisse face à l'Autre que la légitimation, fut-elle religieuse, du dit rapport ne parvient pas toujours à lever.

Ce dispositif illustre bien encore cette interrogation d'une femme quant à la validité d'une parole, la sienne, qui (allons-y) ne peut s'autoriser que d'elle-même et craint aussi bien d'être désavouée que d'être entérinée.

Il rend compte de la dépersonnalisation qui l'accompagne dans la relation à son contemporain, le souci d'être reconnue l'engageant à tenir sa place dans un fantasme qui est naturellement variable avec l'interlocuteur. Le rapport à la vérité ici la surprend puisqu'elle s'avère apte à mentir chaque fois, voire à fabuler avec la meilleure foi du monde et la plus grande sincérité, ne faisant que tenir sa partition dans ce qui est bien pourtant vérité pour l'autre.

Aussi la rencontre d'un interlocuteur passionné par une vérité, de préférence généralisable, est-elle susceptible de susciter chez elle aussi bien une adhésion enthousiaste d'avoir trouvé enfin le lieu d'une attache fixe dans l'Autre qu'un scepticisme en fin de compte amusé ; elle sait d'expérience qu'il n'est pas de vérité universelle. L'incompréhension foncière d'ailleurs de tout ce qui fait système peut s'en rapprocher, et nous informe a contrario sur le point d'infirmité spirituelle de son partenaire mâle : il saurait, lui, le désir de l'Autre.

Mais la douleur essentielle, c'est le cas de le dire, tourne autour de la privation du trait qui pourrait garantir sa féminité, la protéger du caprice

(7) de l'interlocuteur, avec cette plainte, familière au thérapeute et qui retient Freud, que rien ni personne ne peut décidément quelque chose pour elle.

Privation du trait qui aurait pu assurer la cohésion d'une image de soi volontiers inquiète et exposée à d'extravagantes sensations dysmorphiques. Qui délivrera ce trait ?

*

On sait en tout cas comment la vie sexuelle de la femme se trouve rapidement détournée au profit de la maternité et de l'estampille phallique que l'enfant dès lors assure : c'est bien ce qui le met en position de fétiche, d'équivalent pénien. Et s'il nous fallait de nouveau repartir des origines, nous ferions saisir aisément comment, ce qui surprenait Freud, l'enfant apparaît dans le champ vert dont tous les habitants sont phalliques, père, mère et bien entendu primordialement lui-même.

Dans ce paradis, le traumatisme premier commémore, rappelons-le, ce qu'on appelle la découverte de la différence des sexes, découverte que ne sauraient pourtant causer aucune évidence sensorielle ni aucune vérification empirique. L'homme aux rats expérimentait depuis des années le bain des soeurs et gouvernante quand opéra un beau jour la révélation ; et il n'y a pas de motif pour que le "ça grandira un jour" ne reste un permanent déni.

L'élevage de l'enfant dans un milieu monosexué n'empêchera vraisemblablement pas qu'agisse un clivage identifiable par une différence de style des conduites bien connue dans ce que furent les communautés d'enfants, et qui resterait autrement énigmatique : pourquoi pas un rapport érotique du Même au Même là où enfin il serait possible ?

Aussi faut-il se résigner à concevoir la primauté de la structure sur toute esthésie ; une scène ne peut être dite primitive que parce qu'elle est agencée par le scénario qui prime.

(8) La reconnaissance que la mère est une femme est l'expression du moment où, parce qu'a été introduite la distinction de l'Autre comme tel, peut s'enregistrer la vision de la différence anatomique des sexes. C'est l'intelligence acquise tout d'un coup. Et puis aussi, du côté du frisson, le registre ouvert, de bonne exploitation littéraire, du mystère et de l'obscurité, de l'habitement et du craquement, de la voix étrangère, de la caresse venue de nulle part, etc : l'offre du noir continent.

Cette reconnaissance traumatisante de l'Autre se voile partiellement par l'affirmation que d'un côté au moins l'identique se trouve fondé, inaugurant l'imaginaire d'une dichotomie mâle/femelle dont le modèle va désormais peser sur toute l'activité mentale. Pour en rester

aux jeunes enfants, on sait qu'ils se séparent dès lors en bandes dont les jeux opposés rivalisent dans l'exaltation phallique, la question devant être posée plus loin de l'incertitude angoissante (dite complexe de castration) qui semble accompagner un petit garçon que la possession de l'instrument aurait pourtant dû définitivement rassurer.

*

Le devenir sexuel de la petite fille, estimé jusqu'ici contradictoire ou énigmatique, peut se déchiffrer avec sobriété si on tient compte de ce rappel qui se veut non pas métapsychologique mais de structure.

La fille en effet est dès lors engagée dans une dialectique de la privation, privation du signe qu'elle peut imaginer corporel à la semblance de celui qui distingue son heureux compagnon, et dont la détention garantirait ad aeternam son appartenance phallique. Pour le dire autrement, elle se plaint non pas nécessairement de ne pas avoir l'organe (penis neid) mais d'être privée d'un organe, celui qui, par exemple, signerait sa féminité.

Les inépuisables considérations sur la méconnaissance ou la négation du vagin, dont on sait d'ailleurs qu'elles frappent également les deux

(9) sexes, soulignent bien que l'impossibilité d'élever cet étui à la dignité d'organe femelle tient non pas à quelque obscurcissement intellectuel ni à quelque handicap anatomique (c'est bien cet étui que le transsexuel isole au titre d'organe distinctif, et qu'il est disposé à acquérir en dépit de son réel handicap anatomique) mais tient justement à une impossibilité de structure.

L'ignorance du vagin suppose donc l'exercice d'un savoir: celui qu'il n'y a pas d'organe femelle, et il n'est pas besoin de rêver à la gymnastique de Robinson Crusoe pour savoir que n'importe quoi peut faire l'affaire.

Certes le vagin finit par être découvert, mais on sait combien souvent c'est de façon accidentelle, sur le mode d'une surprise qui doit beaucoup à l'imaginaire d'un isomorphisme des corps.

Si la fille ainsi se détache de la mère, ce n'est pas comme on dit par l'épreuve d'une déception (qu'est-ce qui peut mieux attacher qu'une déception ?) mais par la reconnaissance que la mère ne saurait rien transmettre puisque son statut ne relève en rien de ce qui serait transmissible, que s'identifier à elle est sans aucune promesse, et que la fille doit à son tour, elle-même et seule, tout acquérir (1), tout réinventer. L'obstacle que peut mettre la mère à ce que se fasse cette reconnaissance (celle de sa castration) peut s'avérer central dans la détermination de la névrose filiale.

Aussi bien lorsque la fille se tourne vers son père, est-ce encore la demande d'amour, c'est-à-dire d'être reconnue et identifiée par l'Autre comme une, qui prime tout accomplissement sexuel, la donation d'un enfant n'étant plus que le témoignage symbolique d'une adoption spirituelle ; on reconnaît ici la virulence du mythe religieux, qu'atteste la fréquence statistique de la fille-mère qu'une étrange pudeur sociale appelle aujourd'hui mère célibataire.

(1) A l'inverse, on sait combien souvent la fille cherchera à corriger sa culpabilité d'avoir privé sa mère de signe phallique, d'être devenue femme à son tour, en lui transmettant la garde de son premier enfant.

(10) Et ne partageons plus la surprise qu'eût Freud de constater que la fille pouvait reporter sur son mari les reproches qu'elle avait coutume de faire à sa mère ; c'est bien en effet la même revendication qui va se poursuivre la vie durant, celle de la délivrance du signe propre de la féminité et que la dévotion du mari peut rendre encore plus exacerbée de laisser supposer que, ce signe, elle l'aurait.

Quid alors de la jouissance sexuelle chez la femme ? Nous ne risquerons pas dans ce débat dont on ne sait s'il est tragique ou comique sur la prévalence de la jouissance clitoridienne, orale, perverse, masochique, etc., voire sur l'impératif d'une jouissance vaginale qui serait spécifique de la "vraie" femme. Car il n'est pas de femme fondée "en vérité".

Notre dispositif permet en tout cas de repérer que, s'il n'existe aucun organe à la sensibilité anatomiquement préformée ou symboliquement désignée pour la dite jouissance, le "vase naturel" ne pouvant être que celui de la théologie, le rapport heureux ou malheureux de la femme avec l'instrument de son partenaire ne peut être dépendant que de son rapport à la castration. Mais qu'on ne croie pas que, si nous abandonnons la question imaginaire du choix ou d'une hiérarchie des organes de jouissance, le bonheur sexuel soit lié simplement et automatiquement à une acceptation résignée de la castration.

Il est vrai qu'en cette affaire, pour l'homme comme pour la femme, une certaine dose de masochisme est encore le meilleur témoignage d'une participation authentique à l'Autre, indispensable pour que se réalise la rencontre, et comment ne pas reconnaître que si un bonheur parfait n'est tolérable qu'à la condition d'être ponctuel, fugitif, une certaine quantité de masochisme noue mieux le lien conjugal, voire permet de supposer que ça peut durer. Odieuse nature.

*

(11) On sait la fréquence avec laquelle une femme en vient dans le conjugo à prendre la responsabilité de son époux du fait de la carence imaginée ou réelle de celui-ci à se faire valoir dans sa fonction de gardien du phallus. Nous ne développerons pas les incidences dégradantes de l'organisation moderne du travail sur la dite fonction : cf. Balzac. Mais nous remarquerons davantage que la revendication contemporaine de la bisexualité, ou encore de l'unisexisme, ne peut trouver un soutènement que dans ce qui serait une interchangeabilité des places (celles que nous venons d'évoquer dans la structure) que favorise vraisemblablement par ailleurs l'anonymat croissant des postes dans le travail industriel. A défaut de pouvoir se rencontrer simultanément, que chacun donc successivement occupe dans le conjugo la position maîtresse.

Voilà enfin l'égalité réalisée : à chacun son tour de jouir comme l'autre.

Il serait parfaitement dérisoire de prétendre objecter, et à quel titre et pourquoi ? à une évolution des mœurs qui entraîne les protagonistes bien au-delà de ce qu'ils peuvent en décider. Un produit toutefois de cette bivalence qui n'est pas sans précédent, peut vraisemblablement se lire dans l'émergence d'une jeunesse dont il est ordinaire de dire que son désarroi, qu'elle ne sache à quel saint se vouer, étonne et blesse. Cet étonnement, à dire vrai, étonne et blesse.

Une autre question est posée par la résurgence sociale de ce souci qu'ont des femmes de faire classe, souci dit féministe; elle conduit en effet à se demander si la néo-classe ainsi réalisée est susceptible de se valider par une disposition interne enfin originale, (nous voulons dire : contournant la castration), ou bien s'il ne s'agira jamais pour elle que de reproduire le dispositif traditionnel. La répudiation du trait phallique ne peut aucunement être considérée comme décisive puisqu'elle n'établit, ô paradoxe, qu'un phallicisme plus pur et plus

impératif, exacerbé. Par ailleurs, la constitution d'un dehors (par l'exclusion des hommes, par exemple) ne saurait suffire à donner corps à un dedans, la question de l'Autre fondateur ($\exists x \text{ non } \Phi x$) restant inéluctablement posée. La tentative de le conjoindre ne peut en effet qu'induire le sujet dans une activité sacrificielle impérative dont l'issue logique risque d'être mortelle; tandis que la relation au partenaire, fût-il homosexué, est suspendue à l'émergence (12) toujours possible d'un trait différentiel intolérablement persécutif.

*

Ce qui se trouve en effet totalement oblitéré dans la façon précédente d'aborder le problème est la nature de la relation supposée lier un heureux élu avec ce lieu Autre; seul le mythe, me semble-t-il, est susceptible de l'interpréter comme Père originel, ce qui ouvre du même coup le livre de la dette. Ce que la théorie enregistre comme complexe de castration. Cette inquiétude du petit garçon quant à la subsistance de son pénis et cette réassurance prise dans le narcissisme de l'exaltation phallique collective (nous, les hommes), ne témoignent pas moins, à notre sens, du risque permanent que ne surgisse soudain le masque effrayant et bestial de l'Autre vrai, étranger, dont l'hostilité se marque de ne plus exhiber que les indices de la castration : gueule, crocs, griffes, rugissements ... Ai-je vraiment été fait à Son image ?

Autrement dit, le dispositif dissimule que le prix payé par celui qui a préféré son narcissisme à son amour pour l'objet (le complexe d'Oedipe) ne le laisse pas moins suspendu à l'entretien d'une mascarade qui en appelle sans cesse à la réassurance collective. Certes une femme peut-elle toujours reprocher à l'homme un égoïsme, une lâcheté, une autosuffisance qu'elle imagine causes de sa propre déchéance et privation ; ils n'en sont qu'un effet. L'héroïsme qu'elle dispenserait à reprendre le combat risque fort cependant de ne pouvoir conduire à un résultat plus favorable. C'est-à-dire à une meilleure approche et une meilleure destination de l'Autre.

*

Au terme il nous faut cependant rompre la dichotomie qui nous a fait attribuer à chaque côté la particularité d'un mode de souffrance et de revendication.

(13) Si cette particularité vaut pour le mode, elle ne fonde pas pour autant la moindre essence. Certes une femme revendique parce qu'elle est privée du trait phallique; mais sa revendication ne fait qu'articuler pour son propre compte celle d'un partenaire dont le narcissisme s'accommode mal, on le sait, de l'amputation de sa compagne. Combien de femmes d'ailleurs se déprennent aussitôt de l'homme qui s'abaisserait à les aimer.

Quant à lui, il engage toute sa libido dans l'amour d'une image de soi dont sa compagne indique assez qu'elle doit être l'objet de l'investissement primordial.

Bref c'est bien chaque fois de l'Autre que le sujet reçoit son propre message et aussi bien sa propre plainte en l'occasion, sous une forme inversée. La division du monde en essences mâle et femelle est proprement paranoïaque ; il n'y a que le paranoïaque pour mettre cette division en application. Ce que montre la structure et la dépendance du parlêtre à l'égard d'une libido une, phallique, bien que la jouissance s'y révèle double du côté de la femme ; elle montre que la castration se révèle constitutive de l'ex-sistence d'un côté, la privation organisatrice du desêtre de l'autre.

Il est troublant de constater que la revendication féministe fait aujourd'hui partie de l'actualité sociale, alors que la subjectivité féminine ne peut être que la moins heurtée par le grand courant que fait partout prévaloir le discours de la Science. Faut-il y voir encore l'expression retournée (venue de l'Autre) d'une nostalgie pour la vérité perdue ? Ce ne serait pas un comble ; juste le moindre.

Critique hâtive en guise de P.S. : On ne saurait conseiller assez de circonspection dans l'examen de ces thèses Elles sont toutes en effet déduites, avec plus ou moins de bonheur, d'une écriture logique qui serait un effet du signifiant. Permettent-elles de mieux aborder les confusions(14) qui encombrant jusqu'ici la question de la sexualité féminine ? Au lecteur de répondre en mesurant les conséquences qui, à partir de là, pourraient lui faire, de ces principes, obligation.

Une critique moins rapide aurait, elle, à interroger la transparence cristalline qui agence l'écriture dans cet article.